

Musiques Actuelles Au Collège

**Recherche-Action
depuis les parcours d'expérience
des participant.e.s au dispositif**

Medication Time, Juillet 2019

Sommaire

Contexte.....	3
Genèse.....	3
Méthodologie : histoire des choix, biais et perspectives.....	3
Transverse.....	5
Questionnements autour de la notion de « dispositif ».....	5
Vers des dispositifs hétérotopiques.....	5
Pour une science située et critique des dispositifs.....	6
Analyse thématique et problématisée des entretiens.....	7
L'école ambivalente.....	7
Satisfactions singulières et violences systémiques.....	8
Choix, méthodes et programmes	9
Orientation sous pression.....	11
Le travail en tension.....	12
Travail-passion, travail-mouvement.....	13
Composer une indépendance dans un monde économique.....	14
Composer la vie avec et par-delà le travail.....	14
Sociabilité, attaches humaines et territoriales.....	16
Se repérer dans la tourmente familiale.....	17
A la recherche d'une sociabilité choisie et juste.....	18
Habiter une localité, se défaire de ses racines pesantes.....	19
Si tu avais carte blanche.....	20
Partir, voyager, créer.....	20
En finir avec quelques raideurs de ce monde.....	21
Résonances hétérotopiques avec le dispositif MAC.....	22
Annexes.....	26
Annexe 1 : atelier de recherche-action sur nos perceptions de la jeunesse.....	27
Annexe 2 : utilité sociale du dispositif, carte mentale.....	31
Annexe 3 : présentation de la démarche en AG – Des Lendemains Qui Chantent.....	32

Contexte

Genèse

Début 2018, Des Lendemain Qui Chantent sollicite l'association Medication Time pour réaliser des entretiens type « parcours d'expérience » avec des personnes ayant participé aux classes de « Musiques Actuelles au Collège » en 2013. Le souhait de Des Lendemain Qui Chantent est de qualifier l'impact de la transformation sociale provoquée ou non par l'expérience « MAC », chez les anciens élèves.

Cette classe MAC est décrite comme telle par l'association : « *Musiques Actuelles au Collège, qu'est-ce que c'est ? Deux classes de collégiens participent chaque année à cette grande aventure humaine. Il s'agit de composer des chansons (textes et musiques), de les enregistrer pour sortir un CD et enfin, de venir les interpréter sur la grande scène à Des Lendemain.* »

Les entretiens ont eu lieu en août et septembre 2018. Dix-sept interviews ont été réalisées. Les personnes avaient alors entre 19 et 20 ans. Elles sont issues des collèges de Corrèze et de Victor-Hugo. Les rendez-vous ont eu lieu à Tulle, principalement. Un travail d'analyse des entretiens s'en est suivi durant 10 mois impliquant 5 à 6 personnes de manière régulière (Enora et Clémence pour Des Lendemain Qui Chantent, Julie pour la FAL 19, Marylou et Nicolas pour Medication Time, et des coups de main à distance de Juliette pour JM France).

Méthodologie : histoire des choix, biais et perspectives

La matière des entretiens a été brassée et organisée selon les thèmes principaux abordés par les personnes entretenues. Même si ces thèmes sont ceux qui trouvaient une résonance significative dans la parole des interviewé.e.s, ils sont évidemment induits par notre conduite d'entretien. Nous avons décidé de ne pas constituer de grille d'entretien préalable pour limiter les effets d'induction. Nous commençons les entretiens en présentant la démarche, c'est-à-dire le souhait d'en savoir plus sur leur vécu, leurs souvenirs et les effets à terme de la classe MAC, puis l'envie d'en savoir plus sur toute la largeur de leur parcours d'expérience et la lecture qu'ils en ont. Nous partions donc d'une question simple (type « qu'est-ce que tu fais en ce moment ? »), et par rebonds l'ensemble du parcours de la personne se déclinait. Après plusieurs entretiens, des récurrences nous frappaient déjà. Et nous avons senti ensuite que nos questions s'orientaient doucement vers ces récurrences. Donc un des premiers biais méthodologique tient dans la construction latente d'une grille d'entretien, non explicite, au fil des rencontres.

Ensuite, mettre des extraits dans des cases thématiques est éminemment réducteur par rapport au récit d'expérience articulé et complexe d'un individu. La pensée technicienne, experte et descendante a toujours tendance à tronquer la complexité au profit de conclusions à visées opérationnelles et gestionnaires. Or, c'est précisément ce que nous aimerions éviter ici. C'est pourquoi notre analyse thématique n'est que l'une des portes d'entrée possibles vers une matière colossale et brute. Elle permet d'appréhender, sous un certain angle, ce que vit une génération au-delà de l'expérience individuelle. De percevoir le commun, les tendances, les singularités, les récurrences et de mettre l'ensemble en discussion.

Pour prévenir la dérive catégorielle sociologique (pensée en cases, en statuts, en classes sans politique), nous souhaitons remettre cette analyse dans son contexte, et la partager avec les acteur.trice.s présent.e.s, afin qu'ils.elles s'en saisissent, qu'ils.elles la critiquent, qu'ils.elles l'investissent. Le fait de donner à voir la recherche en train de se faire et de mettre au jour les rouages de notre machine, revient à donner des prises pour que chacun.e s'empare du processus et le manipule. La scientificité de cette recherche tient donc au fait que ses étapes, ses tenants et ses aboutissants sont visibles et donc réfutables, voire améliorables. Il est possible de reprendre le processus à sa main et le déployer à sa façon pour voir où il mène. C'est grâce au croisement du regard des autres que cette recherche avance.

Dans cette logique, nous avons rencontré en juin 2019 quelques personnes interrogées en septembre 2018. Nous leur avons présenté des extraits d'entretiens reliés de manière thématique, ainsi que les analyses que nous en tirions, afin de savoir si nos interprétations étaient en phase avec leurs ressentis, si nous créions

de la distance ou non avec leur propos d'origine. Dans le même élan, nous souhaitions savoir ce que la lecture de ces entretiens et de ces analyses leur faisait sur le moment. Leur réponse a été très enrichissante dans la mesure où elles se retrouvaient complètement dans les extraits d'entretiens et nos analyses, mis à part quelques phrases extraites de propos très singuliers mais que nous tenions quand même à faire paraître. Ce qui nous a davantage surpris, c'est leur intérêt pour l'espace de discussion que nous avons ouvert avec elles et pour le fait que nous nous penchions sérieusement sur leurs paroles. Elles ont donc proposé de se revoir pour continuer la discussion et la recherche, en insistant sur la possibilité d'une nouvelle rencontre autour de leurs vécus à l'école, au travail, sur le territoire, etc.

Plus particulièrement, autant dans les entretiens que dans la rencontre a posteriori, le dispositif MAC est décrit comme vécu extrêmement positivement par les anciens élèves. Dans le pire des cas, ils en ont peu de souvenir. Il nous est donc apparu que l'enjeu n'était pas tant l'évaluation du dispositif par les anciens élèves, que de savoir dans quel monde s'inscrit le dispositif, à quelles institutions il se frotte, dans quels parcours il intervient, avec quelles expériences il s'entrecroise au cours de l'individuation de chacun.e. Voilà pourquoi nous avons orienté nos analyses sur certaines thématiques. Les données brutes sur le vécu de la classe MAC, leur catégorisation thématique et l'évaluation de l'utilité sociale du dispositif sont disponibles par ailleurs.

Le travail qui suit relève d'un exo-récit que nous avons nous-mêmes écrit depuis nos lectures et nos perceptions des entretiens. C'est une autre histoire, une diagonale choisie et construite de l'extérieur. D'autres lecteurs des entretiens pourront s'en faire une autre représentation, trouver d'autres récurrences ou singularités. Ce que nous donnons à voir depuis les extraits d'entretien n'est que l'une des versions possibles de synthèse issue d'une matière foisonnante et complexe.

Enfin, pour compléter nos analyses, il nous faudrait provoquer de nouvelles rencontres avec les acteur.trice.s partenaires du projet. Ce travail a commencé mais il mérite d'être approfondi pour tenter de répondre à la question « qu'est-ce qu'on attend de ce dispositif ? ». Car nous souhaitons comprendre quelles sont les lignes de force politiques qui s'agencent chez les « partenaires » pour provoquer chaque année la situation singulière de la classe MAC.

En guise de prélude à ce travail d'analyse institutionnelle, nous avons commencé à questionner les notions de « jeune » et de « jeunesse », dans un premier atelier avec une partie des partenaires (travail visible en annexe 1).

Pour prolonger l'analyse institutionnelle, nous pouvons également interroger la notion même de dispositif. Nous avons notamment en tête cet article de « *La Montagne* », précisément sur l'édition de 2013 dont nous avons rencontré les participants, qui titrait « *Les collégiens ayant participé au **dispositif** Musiques actuelles au collège ont sorti un livre-disque* », et sous-titrait « *Le **dispositif** Musiques actuelles au collège a permis à des élèves d'enregistrer un livre-disque « Faut crâner ». Un succès qui encourage Les Lendemain qui chantent, la Ligue de l'enseignement, l'Adiam et l'OCCE à reconduire l'aventure cette année* » (La Montagne, 23/11/2013).

Nous nous fixons dès lors comme perspective d'élargir ce travail d'analyse institutionnelle en sondant les forces stratégiques et politiques en présence qui irriguent le projet.

Transverse

Questionnements autour de la notion de « dispositif »

Il existe, depuis Foucault, une lignée théorique et critique des « dispositifs ». Cette critique les place dans une perspective d'outils du pouvoir, au service du contrôle des populations par les commanditaires du dispositif. Autrement dit, le dispositif relève du registre policier.

Michel Foucault disait du dispositif qu'il était un « lieu d'inscription des techniques d'un projet social, agissant par la contrainte et visant le contrôle des corps et des esprits »

Gorgio Agamben disait que le dispositif recouvrait « tout ce qui a, d'une manière ou une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants »

Tiqqun, une revue héritière des deux auteurs précédents, développe ainsi :
« A l'ère du bloom (*NDLR : le bloom s'apparente dans Tiqqun à un individu absent de lui-même et du monde, en proie aux dispositifs*), la crise de la présence se chronicise et s'objective en une immense accumulation de dispositifs. Chaque dispositifs fonctionne comme une prothèse Ek-sistentielle que l'on administre au bloom pour lui permettre de survivre dans la crise de la présence sans s'en apercevoir, d'y demeurer jour après jour sans toutefois y succomber – un portable, un psy, un amant, un sédatifs ou un ciné font des béquilles tout à fait convenables, pourvu qu'on puisse en changer souvent. Pris singulièrement, les dispositifs sont autant de remparts dressés contre l'événement des choses ; pris en masse, ils sont la neige carbonique que l'on répand sur le fait que chaque chose, dans sa venue en présence, porte avec elle un monde. L'objectif : maintenir coûte que coûte l'économie dominante par la gestion autoritaire, en tout lieu, de la crise de la présence. D'un mot : le monde se raidit. »

Vers des dispositifs hétérotopiques

Pourtant, nous pouvons imaginer des formes de dispositifs au service de contre-pouvoirs ou de non-pouvoirs, en vue de la libération vis-à-vis des organes de contrôle, de l'enrayement de la reproduction sociale, de la puissance de ce qui émerge. Ce que l'éducation populaire pourrait appeler par ailleurs des « leviers de transformation sociale ».

Pour détourner la théorie de Foucault avec Foucault lui-même, nous pourrions parler de dispositifs *hétérotopiques*, c'est-à-dire de dispositifs au service d'une utopie qui se réalise, s'incarne, prend forme, existe.

Nous faisons l'hypothèse que les dispositifs sont des organes transverses. Ils se situent en travers, et s'appliquent transversalement aux institutions et aux personnes, aux politiques publiques et aux initiatives individuelles, aux groupes, aux classes, aux corps professionnels, à l'extimité et à l'intimité, aux forces sociales et aux affects.

Ainsi, c'est bien la conscience que le commanditaire a, de la teneur des méthodes employées, du sens de l'exercice du dit dispositif dans son contexte d'application, et des interactions qu'il génère autant que celles qui lui précédaient avant de s'exercer, qui fait basculer le dispositif dans une logique de contrôle ou dans une logique de libération (et bien sûr, entre le contrôle et la libération, nous pouvons imaginer une infinité de déclinaisons, ainsi que des situations empruntant tantôt à l'un et tantôt à l'autre). Si le but visé d'un dispositif est la transformation sociale comme les associations d'éducation populaire aiment à dire, nous devons mettre en place une science critique des dispositifs, pour analyser ce qu'il se joue socialement dans la situation d'exercice du dispositif.

Pour une science située et critique des dispositifs.

Le dispositif « Musiques Actuelles au Collège » a été mis en place auprès de collégien.ne.s qui ne sauraient se résumer à leurs statuts de public ciblé par (et dans) le dispositif : leur statut d'élèves au collège, d'apprenants, de bénéficiaires, de stagiaires, d'enfants de leurs parents, ou de futurs spectateurs de concerts.

Les individus, collégiens ou non, élaborent des stratégies, développent des regards critiques et vivent des expériences larges. Faire une science des dispositifs revient à penser les agencements qui se constituent au cœur du dispositif. D'une manière singulière, qui, en premier lieu nous est toujours étrangère, ces agencements imbriquent et mettent en tension le contexte social actuel, l'expérience que les gens en font, les visions critiques qu'ils y développent, leur passé expérientiel et le poids des instances de socialisation (famille, école, camaraderie, travail, sports...). Autrement dit, un dispositif n'est pas uniquement le simple fruit d'une volonté de mettre en œuvre une compétence (artistique, pédagogique ou organisationnelle) dans un domaine (école, musiques actuelles) en vertu d'une visée politique (éducation populaire). Le dispositif dépasse irrémédiablement son objet premier en faisant entrer en contradiction ou en articulation des mondes vécus, antagonistes parfois, et des manières différentes de les habiter. Le dispositif est nécessairement politique, car situé. Le dispositif est nécessairement en recherche, car au croisement de l'institué (ce qui est établi, réglé de manière formelle ou informelle) et de ce qui émerge (la parole, la rencontre, les interactions et les formes de vie et de pensées qui en jaillissent). Le dispositif génère inévitablement une situation avec son intelligence propre, en décalage de l'habituel du quotidien.

Mettre en place une science des dispositifs revient à comprendre les singularités qui émergent d'une situation qui, de manière éphémère, pousse depuis les interstices des institutions. Mais comme il est assez peu probable que cette situation échappe totalement aux contraintes sociales et au retour de la maîtrise des institutions, les singularités produites risquent d'entrer en frottement avec l'institué. Le résultat de ce frottement entre l'émergence et le pouvoir en place, entre l'instituant et l'institué, est un bon indicateur de l'état de « *raideur du monde* » et de nos capacités d'élaborer des dispositifs qui l'assouplissent, le déforment et qui jouent en la faveur de manières singulières de l'habiter. Suivre une science critique et située des dispositifs revient à chercher la substance de ce que le « milieu associatif » appelle, souvent trop à la légère, la transformation sociale. Une science des dispositifs doit donc se pencher sur la teneur du frottement en l'institué et l'instituant, entre ce qui est installé et ce qui émerge.

L'institué, incarné en partie par les figures de l'adulte, du pédagogue, de l'enseignant, de l'artiste, du commanditaire, du directeur, des financeurs, des organisateurs, peut avoir tendance à analyser ces « jeunes » comme un public captif d'élèves, et au mieux, de futurs adultes, en potentiel. Mais le fait de les revoir 6 ans après l'exercice du dispositif montre bien qu'ils n'ont pas été uniquement élèves à 13 ans. Ils étaient déjà en position d'analyse, en élaboration et en déploiement de stratégies, en lecture critique de leur environnement social et institutionnel. Ils n'étaient pas qu'un potentiel en devenir, il était un potentiel en train d'advenir, de se réaliser, de se constituer. L'individuation était à la fois établie et en cours. Ces élèves mettaient déjà en jeu un potentiel, en le testant, l'expérimentant. Ils étaient déjà en train d'agencer, de bricoler, de réaliser et de mettre à l'épreuve des formes de vie. Éduquer, former, composer avec les élèves, c'est d'une certaine manière jouer, depuis l'extérieur, avec cette vie large en train de s'expérimenter. Cela demande donc, en plus du respect et de l'humilité, une analyse des forces qui viennent contraindre ou au contraire libérer cette expérimentation. Intervenir à cet endroit-là de la vie demande une culture politique, un positionnement, des choix, une posture. Le dispositif en est nécessairement chargé, malgré lui. À nous d'explicitier ici de quelle manière politique le dispositif nous semble relever.

Par ailleurs, nous refusons de délégitimer la parole de cette génération en pointant du doigt les éternels défauts que l'on attribue de tout temps à la jeunesse, c'est-à-dire la passivité, l'individualisme, le manque d'engagement politique ou professionnel... Car ces écueils servent avant tout à discréditer la critique que cette génération fait aux institutions, alors qu'elle est en train d'émerger ailleurs, avec inventivité, loin de là où l'on attend. En effet, les entretiens montrent un argumentaire solide contre la raideur du monde et pour des voies expérientielles exaltantes. Cet argumentaire est fondé non seulement sur l'expérience vécue par les « jeunes », mais aussi sur des temps d'échanges informels quotidiens où se verbalisent et s'analysent leurs problématiques, tout autant que sur des recherches sérieuses (Cf. critique de l'école et approfondissement sur les méthodes Montessori). Ôter le sérieux et la justesse de la parole à cette génération est avant tout un moyen de refuser de faire bouger l'institution dont on se sent représentant de près ou de loin.

Analyse thématique et problématisée des entretiens

L'école ambivalente

*Constructions sociales singulières et violences institutionnelles vécues
L'intérêt de l'expérimentation MAC pour vivre l'école autrement*

Chez les personnes interviewées, la scolarité semble acceptée comme la condition d'une « réussite » (majoritairement professionnelle) future. D'un côté, il faut avoir de bonnes notes pour trouver un travail ou faire un travail qui convienne. De l'autre, il est déjà anticipé que cela risque de ne pas suffire. D'où le fait de ne plus mettre le travail au centre de l'existence. (Cf. Travail). Il y a donc un souhait de réussir à l'école, une certaine pression à l'orientation, une crainte de ce qui « nous attend à la sortie », mais aussi une réelle envie d'en finir avec elle. Car si plusieurs vertus sont reconnues à l'école qui est parfois décrite comme « une chance » en tant qu'institution permettant l'accès au savoir - davantage qu'en terme d'insertion professionnelle -, elle est aussi vécue très durement par beaucoup. Une analyse assez élaborée de l'institution scolaire transparaît dans le récit des parcours. Dans l'ensemble, le contenu et les méthodes d'apprentissage sont très critiqués : le cours magistral et les relations descendantes, le fait d'être « assis sur une chaise », le fait de devoir se plier à la discipline, faire ce qui est « attendu de nous ». Il y a une envie de choix des contenus (plus physiques, manuels, pratiques, faisant appel à d'autres formes d'intelligence), et d'autres modalités d'apprentissage (références récurrentes aux pays scandinaves et à Montessori). L'orientation est vécue comme un moment de pression. Il faut s'orienter, mais les moyens pour s'orienter librement manquent (peu de connaissances des possibilités, peu d'aides, impossibilités dues aux notes, portes fermées, sensation de « cases » et de parcours préconçus en fonction de critères qui ne prennent pas en compte les goûts et les aspirations...).

Dans ce contexte, l'épanouissement ou les bonnes relations avec l'institution scolaire tiennent à des individualités marquantes (des profs, des surveillants, des conseillers, des amis), à des matières suscitant un intérêt particulier, à un parcours précis (kiné, sport, théâtre, métiers dits « manuels »), à un rapport à l'enseignement propre à quelques uns. La critique de l'école se pose sur l'institution scolaire en tant que système, et le plaisir scolaire passe par des singularités. Quand les professeur.e.s sont critiqué.e.s c'est que leur posture épouse trop le cadre imposé (relation descendante, savant / apprenant, discipline, compétition et mise en concurrence..). Quand ils sortent de ce cadre, un autre travail plus passionnant se met en route d'après les personnes interviewées. Elles ont donc développé une analyse de l'école en tant que système de reproduction sociale, normatif, disciplinaire et concurrentiel. Et l'espace pour partager cette analyse qui part du vécu semble manquer au sein de l'école. Cette critique tranche cependant avec certains parcours, expériences, anecdotes, rencontres, situations, qui, au cœur du système de l'Éducation Nationale, laissent apparaître des moments exaltants et des plaisirs. L'ambivalence se situe d'après nous ici, un système disciplinaire vécu violemment, criblé de moments de grâces éparpillés, inattendus et bienvenus, tenant à peu de chose.

Dans cette logique, la classe MAC constitue un moyen de vivre et d'expérimenter l'école autrement. Une partie des ancien.ne.s élèves estime que leur professeur.e.s changent de postures quand ils.elles sont en classe MAC. Il y a dans cette classe une possibilité d'expérimenter, de se décaler par rapport au rôle habituel que chacun.e joue (les bon.ne.s, les mauvais.es, les fayots, les leaders) et de se positionner autrement dans le groupe (se rencontrer autrement, collaborer autrement, etc).

Satisfactions singulières et violences systémiques

Qui doit s'adapter ?

« C'est pas l'école qui s'adapte, ça serait trop compliqué. On essaye de nous mettre dans des cases. »

Entre le cas par cas et l'inhumain

« Au lycée, je trouve que le corps enseignant ne prend pas assez en compte l'élève, comme si on allait en cours et c'est tout, alors qu'on est humain à côté, j'ai des copines qui font des crises d'angoisse et les profs se moquaient d'elles. Pour eux c'était rien et banal, un caprice d'ado, alors que c'était grave pour elles. C'est dur de faire cas par cas, je sais. »

Passion disciplinaire

« C'était très dur, j'ai jamais été un élève qui répondait, mais les profs étaient souvent méchants. Y'en a qui m'ont tiré les cheveux, en primaire notamment en CE1. Un collègue s'est fait sortir de sa chaise par les cheveux et traîner par terre, ça m'avait choqué. On nous attrapait les cheveux pour la moindre faute. »

Certains... et d'autres...

« A l'école, pleins de profs ne sont pas là par passion. Et s'ils avaient une passion, ils ne l'ont plus. Mais y'en a, c'est des perles. Les pions c'est pareil : certains, comme les profs, sont sadiques. Certains ne sont pas bien à faire ce métier, ils ne sont pas heureux. D'autres sont trop bien, ça devient des copains, ils nous payent même des cigarettes. »

À leurs yeux

« On a l'impression que beaucoup de profs s'en foutent, ils ont eu leur diplôme et du coup ils sont les rois du monde. Ils ne sont pas vraiment là. Et nous, élèves, on est là pour apprendre mais faut pas exagérer, on reste des merdes à leurs yeux. »

« J'avais les meilleures notes globalement et je m'entendais bien avec les profs, je ne voyais pas le problème et je ne voulais pas créer de conflits. »

Passion disciplinée

« Mon prof d'atelier au lycée, il était là quand il fallait : ceux qui n'avaient pas de stage, il restait jusqu'à 22h au lycée pour les aider à trouver un stage, très attentif, il était présent, il ne nous laissait pas tomber. »

Aimer la matière, séduire, bien parler, imaginer...

« Avec les profs j'avais de bonnes relations, notamment dans les matières que j'aimais bien, comme l'anglais. J'étais très bon. Le français aussi ça me parlait, j'avais beaucoup d'imagination et grâce à ça j'arrivais à tout faire. J'écris plutôt bien, je parle bien, je suis un beau parleur, donc je séduisais les profs. J'adorais l'histoire aussi. Avec les autres profs des matières que j'aimais moins : je participais pas, je bossais pas, comme si j'existais pas, donc c'était ennuyeux pour eux. Ils me viraient et me mettaient des heures de colle, ou je n'allais pas en cours du tout. Je travaillais que dans les matières qui me plaisaient sinon c'était tours de pouces et pieds croisés. »

... tours de pouces et pieds croisés

Rapport d'égal à égal

« J'aime bien les profs car je ne vois pas la barrière prof / élève. J'aime bien discuter avec eux, quand ils ne sont pas là que pour nous délivrer un cours magistral. Surtout à la fac, c'est un rapport d'égal à égal. Le lycée j'en pouvais plus de ça, de cet encadrement forcé, les heures de colle débiles. »

Encadrement forcé et soutien absent

(A propos d'un harcèlement scolaire vécu) « Les gens de l'EN ne remarquaient rien, et moi je disais rien. Sauf si ça va trop loin ils interviennent, sinon pour les bêtises de base, ça choquait personne, même si pour moi c'était injuste... et on ne le montrait pas. »

Choix, méthodes et programmes

Élaborer ses désirs,
choisir ses
apprentissages

« Y'a des choses qu'on aimerait apprendre et qu'on n'apprend pas. J'aimerais choisir ce qu'on voudrait apprendre. »

« Je préférerais apprendre des trucs qui me plaisaient, comme le contact avec l'humain parce que c'est quelque chose qui se perd, on n'apprend pas à communiquer entre nous. »

La théorie et le vif
du sujet

« arrivée en première, j'en avais un peu marre d'être assise sur les bancs de l'école, de voir que de la théorie et jamais de la pratique, jamais rentrer dans le vif du sujet. »

Le physique et le
sensible

« Le scolaire ne me plaisait pas, être assis sur une chaise pendant des heures à rien faire... Oui j'en ai appris des choses, mais je voyais pas la nécessité d'avoir un bac. On peut pas faire grand chose avec, faut continuer en études supérieures... Donc je voulais bosser physiquement »

En fonction de ce
que les gens
aiment

« Je vais prendre l'exemple de l'école Montessori, j'ai fait un exposé là dessus. J'ai vu que le système éducatif en France est catastrophique, un des plus mauvais en Europe ou au monde. En Finlande ou en Italie, ça fonctionne mieux : on part de la confiance en soi, on cherche à se développer, à avoir plus d'activités... Plutôt que de toujours écouter, écrire, écouter un prof qui ne prend pas de plaisir à donner son cours... »

« Pour moi, ça serait à l'école de garder une forme d'apprentissage de l'humain. »

Que ça vienne des
mains

« On parle beaucoup de l'école avec mes amis... je pense qu'il y aurait des choses dans les programmes à changer. Y'a des choses qu'on fait au lycée, c'est bien pour la culture générale, mais on s'en servira jamais vraiment, comme les maths... faudrait faire plus d'options en fonction de ce que les gens aiment. »

« Je verrais ça plus ludique, ou plus concret, avec plus de travaux pratiques, et vraiment montrer ce qu'on est susceptible de vivre plus tard. On nous fait de la prévention mais c'est pas assez, faut nous faire voir. Quand ça vient des mains, ça parle plus que quand on le raconte. »

Que ça serve

« Certaines choses qu'on apprend ne nous serviront à rien, d'autres nous serviraient mais on ne les apprend pas. »

D'autres fenêtres
d'apprentissage

« On reste très archaïque dans la façon d'inculquer les apprentissages, on propose des fenêtres trop étroites de compétence. »

« Je me rends compte qu'il y a peu d'adaptabilité et d'ouverture de l'éducation nationale par rapport à des enfants qui ne sont pas faits pour apprendre le cul sur une chaise toute la journée »

D'autres formes
d'intelligences

« Et l'intelligence académique, les maths, la grammaire, c'est une forme d'intelligence qui permet de se projeter dans des schémas abstraits. Mais tout le monde n'en est pas capable et l'EN ne propose que très peu de projets, d'activités, ou de cours, qui solliciteraient d'autres types d'intelligences qui sont pourtant fondamentales. »

Moins de chaises
et de névroses

« Le fait qu'il n'y ait pas d'autres modèles d'écoles obligatoires, ça amène beaucoup de névroses, et beaucoup d'enfants sont complètement perdus et passent à coté de la chance qu'on propose... donner une éducation et une ouverture au monde, c'est une

Ouverture au
monde et droit au
brouillon

chance. Mais l'EN est une institution qui n'est plus adaptée aux réalités humaines et technologiques aujourd'hui. Aller en classe pour apprendre des choses théoriques, ce n'est pas la meilleure façon d'apprendre. »

« Je sais pas organiser mes cours, je vais les noter, mais ça va pas être clair, sauf pour moi, c'est brouillon... je dessine vachement au milieu des cours. Et l'éducation nationale n'aime pas ça. »

Orientation sous pression

Une orientation à
choix unique...

« STMG je m'y retrouvais pas non plus, moi aussi je voulais aller en L, sauf que je n'avais pas les notes pour y aller, je m'y suis fait... mais pas trop. Là, je redouble, encore STMG. »

... au choix des
autres

« En fait je ne savais pas où aller après le collège, je me suis dit « pas Edmond car je n'y arriverai jamais », je savais pas où aller. Ma prof (de français) m'a pris des rendez-vous chez la conseillère d'orientation sans que je le sache... La CO m'a conseillé Naves, je me suis dit « Naves, ouais, bien on va y aller », et puis je connaissais quelqu'un là bas. Ma prof de français (principale) me conseillait « Naves, Naves et Naves »... Ça n'a jamais été autre chose que Naves dans ses propositions. »

L'orientation contre
la vie

« J'ai pas bien vécu le fait de ne pas aller en L et STMG ça ne me correspondait vraiment pas, c'est un coup dur. Le but des études, c'est de faire ce qu'on veut, mais certains professeurs ne voulaient pas. »

« C'est compliqué de savoir ce qu'on veut faire toute notre vie. Et on ne nous montre pas les millions de métiers qui existent, on nous en montre qu'une petite partie. »

L'orientation contre
l'avis

(au sujet de la pression à l'orientation) « J'en ai surtout ressenti au lycée, à la première seconde à Edmond : comme je travaillais pas, je suis allé voir la conseillère d'orientation. J'ai dit que je voulais faire kiné, elle m'a tout trouvé comme possibilités, sauf kiné. Puis ils m'ont orienté vers STMG, la filière éco, mais je voulais pas. »

Choix crucial, voire
existentiel...

« Oui je ressens aussi une pression à m'intégrer professionnellement, tout le long de l'année, il faut choisir, c'est un choix crucial en plus, c'est ce qui fait notre avenir. »

« C'est un choix crucial en plus, car le métier qu'on va faire va nous épanouir ou non, financièrement (...) mais surtout mentalement, faut être bien dans la vie, avoir la niak de se lever le matin, faire quelque chose qui nous plaît. »

... qui doit passer par
un portail

« J'avais la pression pour l'orientation, surtout en terminale avec les portails pour entrer dans les grandes écoles, beaucoup ne savaient ce qu'ils voulaient faire, on était bien obligé de mettre quelque chose sur ce portail. »

Être solide et
déterminé, ou passer
par mille choses

« Je trouve que c'est absurde de nous demander si tôt ce qu'on veut faire. Même dès le collège on nous faisait voir des conseillers d'orientation. Certains savent à 14 ans si c'est leur passion et ont un projet réfléchi, mais ça peut toujours changer. Pour avoir un projet fini, faut être solide et déterminé. Moi c'était pas mon cas, je suis passée par mille choses. »

Le travail en tension

A la recherche d'une articulation miraculeuse entre les possibles, les aspirations et le vécu.

A l'abord du sujet du travail dans les parcours d'expérience, que ce soit pour celles et ceux qui travaillent déjà ou pour les étudiant.e.s et apprenti.e.s, la crainte de la monotonie dans l'emploi apparaît d'emblée. Il semble qu'il y ait une appréhension forte de la routine et de la répétition dans l'activité, que ce soit dans le cadre d'un emploi ou non. En cela, nos interviewé.e.s font la démonstration explicite d'une rupture avec la vision et le vécu du travail de « leurs parents ». Ils sentent souvent en eux la dureté d'un labeur quotidien au même poste et refusent de se projeter dans une carrière monolithique durant plusieurs dizaines d'années. La phrase la plus significative et récurrente que nous avons entendue est « *il me faut un travail qui me donne envie de me lever le matin* ». Ce qui nous amène à poser la question « tes parents, eux, est-ce qu'ils ont envie de se lever le matin pour aller au travail ? ». Et c'est à ce moment là que nous comprenons qu'un fossé s'est creusé entre différentes acceptions du travail entre les deux générations.

Cependant, le désir de mouvement au travail est mis en tension, voire en échec, face aux contraintes inhérentes au travail que nos interviewé.e.s ont très bien intégrées, et formulent explicitement. La contrainte première est présente dans la phrase sus-nommée « *il me faut un travail* ». En effet, cette contrainte est complètement intériorisée car l'absence de travail n'est pas envisagée. Précisons ici qu'il s'agit en réalité moins du travail que de l'emploi, termes souvent utilisés indistinctement. L'absence d'emploi est d'autant plus refusée qu'elle est crainte. Car de manière tactique, et sous l'influence de la pression sociale familiale, médiatique et scolaire (elles-mêmes fruits de la pression économique), les interviewé.e.s sont déjà prêt.e.s à devoir faire face au chômage. Comme la contrainte « *Il faut travailler* » est égale à « *Il n'y a pas d'emploi* », des stratégies de contournement des mailles du filet « chômage » se mettent en place, grâce à des ruses de réseau, de petits boulots « en attendant », de service civique, de stage, de formations, pour enfin inscrire cette première expérience significative au CV, tant demandée. Le désir de mouvement au travail est donc mis en porte-à-faux par la nécessité de travailler en général, et par la difficulté de trouver un emploi dans le domaine voulu, ce qui d'emblée pose une trajectoire professionnelle en détour, en lacets, en « reculer pour mieux sauter », face aux objectifs premiers.

Notons que de manière plus singulière mais bien prégnante, le travail, dans un contexte d'absence d'emploi, est parfois replacé dans son simple rôle de « moyen », pour arriver à d'autres fins. Plusieurs entretiens ont montré que, dans l'immédiat du moins, le travail salarié à l'usine avait pour vocation principale de payer des études, des voyages, des déplacements, un permis ou une voiture. De manière plus substantielle, le travail salarié, et peu importe le boulot en soi, est également un moyen pour s'affranchir de la famille, et s'offrir une « indépendance » désirée de longue date.

Une autre contrainte sociale intériorisée est celle de la réussite professionnelle comme indicateurs d'une vie réussie. La difficulté à trouver un emploi aurait pu réorienter les critères de réussite que chacun se constitue. Mais il semble que les critères sociaux dominants de la réussite personnelle par la réussite professionnelle continuent de s'appliquer et font l'objet d'une quête toujours sensible, quand bien même le travail devrait bouger, changer, se déplacer...

Le mouvement au travail auquel les interviewé.e.s aspirent n'est pas incompatible avec une envie profonde de stabilité dans la vie en générale. Ne pas avoir de tracas d'argent et de confort semble central dans les aspirations. De la même manière, être maître de son emploi du temps et « avoir du temps » en général semble essentiel.

Or, un travail changeant, qui plus est, difficilement accessible n'est pas toujours de nature à permettre une vie stable et confortable, un temps serein et maîtrise. Mais il serait réducteur d'y voir une contradiction chez les interviewé.e.s. Car en réalité, ils.elles présentent aussi le souhait de ne pas mettre le travail au centre de leur existence. C'est une manière de résoudre l'apparente contradiction entre le besoin de mouvement et de stabilité. C'est aussi une façon de « faire avec » le manque d'emploi. Remettre en cause la centralité du travail dans l'existence est tout à fait compatible avec l'idée que, tant qu'il se trouve, le travail doit être épanouissant et sa réussite représente toujours un critère significatif d'une réussite existentielle.

Quand nous les interrogeons sur la place de l'argent dans leur conception du confort et de la stabilité, systématiquement, il nous est renvoyé qu'il ne s'agit ni d'une perspective de richesse opulente, ni d'un attrait pour la consommation de masse et de luxe. Il s'agit plutôt d'une « absence de problème d'argent », et non d'une aspiration à davantage de pouvoir d'achat. D'une absence de souci, de tracas, liés à l'argent, plus qu'une richesse importante ou un statut social lié à cette richesse.

Enfin, le travail idéal apparaît comme le travail-passion, où le.la travailleur.euse se sent utile aux autres et à la société. L'utilité sociale de l'activité est devenu le critère fondamental pour fonder une perspective professionnelle. Il faut que le travail fasse sens. Nous comprenons mieux ici pourquoi un travail en mouvement n'est pas gage de souffrance (contrairement à leurs parents), car le travail doit faire sens avant tout, en vertu de critères sociaux.

Travail-passion, travail-mouvement

Ne pas passer à côté
du temps

« Au travail, j'ai peur de la routine, j'en ai grave peur, c'est pour ça que j'aime bien les études. J'ai peur de la pression que les patrons mettent. Que tout aille vite. »

Le travail au centre
de la vie des parents
et des patrons

« Non. Je me vois pas faire tous les jours la même chose, enfin pas dans le travail du moins. Enfin je veux pas travailler pour quelqu'un et subir la pression. Les gens, ils sont malheureux, ils font la gueule dans le métro. Même ici ils sont fatigués, épuisés. Les gens qui courent après le temps, qui n'ont pas le temps, c'est pas une vie. On ne profite pas du moment présent, on nous a élevés en nous disant qu'on devait servir à ça, travailler, nanana... »

Un métier qui
passionne, qui vient
d'un désir et non
d'une obligation

« Un métier qui me plaise, qui me passionne, qui me donne envie de me lever le matin, d'y aller. Pas faire un truc qui ne m'intéresse pas. Il faut que ce soit passionnant même si des fois c'est pénible, il faut que j'aime ce que je fais. »

« Il y a des tas de gens qui ont des métiers que moi je trouve pas intéressants, tout autour de moi. Peut-être qu'eux les aiment bien... Beaucoup de gens sont quand même forcés de le faire par obligation (genre en usine) et non par passion. Au début ça va pour faire mes études, économiser.. Mais c'est pas ma vision... L'usine, caissière, c'est déprimant, ça me fait peur de faire ça comme métier. »

Se sentir utile

« J'espère faire ce que j'ai envie de faire sur le moment sans que personne n'ait à me dire quoique ce soit. »

« Un travail qui me plairait serait un travail où il y a toujours des choses à faire, un travail qui n'est pas répétitif et monotone. Un travail où on vient en aide aux personnes en difficultés, où on fait plaisir aux personnes, où on a l'impression d'être vraiment utile dans l'amélioration de leur quotidien. »

Un travail en
périphérie de la vie

« J'ai envie d'avoir le temps de vivre. Ça me bloque de tout centrer sur le travail. »

Réussir sa vie selon
d'autres critères

« Y'a l'adolescence oui... Mais pas que ça. Nos parents veulent nous faire rentrer dans le rang, comme eux l'ont fait, mais c'est pas la voie qu'on veut prendre, ou pas le même rang. C'est l'adolescence, mais c'est aussi qu'une part de nous même se développe. On veut réussir notre vie, mais pas la vivre comme eux l'entendent. Y'a autre chose qui se construit. Ils veulent qu'on donne le meilleur de nous-mêmes, mais on n'a pas les mêmes critères. »

Composer une indépendance dans un monde économique

Avoir une bonne vie sans gros salaire...

« Sur les finances, je me débrouillerai, y'a pas besoin d'un gros salaire pour avoir une bonne vie. »

... payer sa formation

« Je vais faire du travail à la chaîne pour les pièces auto, toujours la même chose, en 3/8 ! Je suis grave motivée, faut que je leur montre, j'ai besoin de ces 2000€ par mois, je veux pas faire caissière à Carrefour. Avec Borg Warner je peux faire le même taf, qui demande les mêmes compétences, juste à côté de chez moi et bien payé. Puis c'est pas loin de chez moi et c'est important car je suis encore en formation. »

Travailler, au-delà de l'argent

« Je veux pas travailler juste pour gagner de l'argent, il faut que je m'occupe, que je ne regrette pas mon choix. »

Le travail comme prix de la liberté

« Mais à la rentrée je vais trouver un travail assez rapidement car ma mère ne peut pas tout payer, je veux pas la ponctionner et la mettre en galère. Puis si je veux aller à la mer ou au resto faut que ce soit possible, donc je veux travailler aussi pour avoir un certain confort et pour ma liberté. Sacrifier un peu de mon temps à travailler, un travail un peu nul (caissière, garder les enfants etc...) pour pouvoir être libre de bouger, faire ce que j'ai envie, quand j'en ai envie. »

Le risque de tomber dans le moule

« C'est pas grave si j'ai pas beaucoup de sous pendant un temps, c'est pas grave de ne pas mener une grande vie direct. Je laisse d'abord libre cours à ce que j'ai envie de faire. Je veux pas m'embêter à juste avoir un métier pour vivre, je veux faire des choses. Enfin je dis ça, demain à 8h30 je fais une session de recrutement chez Borg Warner, j'ai besoin d'une voiture, d'un minimum d'argent, bref je suis bien dans le moule. »

Indépendance économique et dépendance au capital social

« Là je bosse à la cité administrative, au trésor public, je fais des papiers. Je me suis fait pistonner, car à la cité on rentre pas si on n'a pas de famille là bas. »

Composer la vie avec et par-delà le travail

Le « faire »

« Même sortie du contexte de la société, le travail est un des fondements de la vie, on est forcé de travailler d'une façon ou d'une autre, même sans société, et c'est pour le mieux. C'est une façon de se reconnecter à l'être, fondamental, par le faire, et trouver une source d'émancipation. »

S'éveiller

« Je me rends compte qu'on peut gagner sa vie et s'éveiller par le travail. »

L'ultime

« Rares sont ceux et celles qui trouvent un travail dans lequel ils arrivent à être bénéfiques pour la cité, tout en trouvant un intérêt personnel, c'est à dire une découverte personnelle. Pour moi ce serait ça le but ultime du travail. »

La perception d'un monde du travail bouché

« L'emploi le travail, ça m'inspire pas grand chose. Contrairement à la génération de mes parents, ils sortaient avec le bac et trouvaient n'importe quel travail facilement, aujourd'hui y'a moins de débouchés, ça va être compliqué pour moi de trouver du travail à la sortie de la fac et c'est pareil pour toute ma génération. Je suis pas trop tranquille par rapport à ça, honnêtement, et j'ai pas pris la voie la plus débouchée. J'ai fait ce choix d'études parce que ça me plaisait, mais j'ai quand même un but professionnel derrière, notamment dans l'édition. Toujours pas loin de la littérature. »

« Le monde du travail m’effraie, je n’y vois que du mal ou presque. »

Vivre par-delà le travail

« On est destiné à être esclave de la société, à minimiser nos capacités, on nous entraîne à être des bêtes de la société. Pendant que les plus grands se dorent la pilule à Bali. Puis toujours avoir plus, tout pour le profit... Ce système... Ça me va pas. Et le travail tel qu'il existe ne me convient pas. »

Sociabilité, attaches humaines et territoriales

*Recherche d'un juste équilibre : entre consolider (ou être proche de) son entourage et, s'en protéger
Entre vivre ici (en « Corrèze ») et partir (de « France »)*

Les interviewé.e.s semblent rechercher une stabilité affective, familiale et amicale, comme base sociale pour se construire. La proximité, la localité, les proches avec qui on a grandi, sont des points de repère. Mais ces mêmes repères peuvent constituer les modalités d'un enfermement affectif empêchant une forme de réalisation de soi plus vaste que le cadre local et familial. Il s'agit alors de s'en distancier, au risque de perdre l'équilibre affectif. Là aussi, il ne s'agit d'une contradiction qu'en apparence. En réalité cette recherche d'équilibre est plutôt une manière d'avancer sur une ligne de crête, entre autonomie et attaches, liberté de sortir du cadre et besoin de repères.

Nous évoquions précédemment la pression scolaire (à la réussite, à l'orientation). Notons ici que la famille semble parfois accentuer cette pression. Les critères de réussite imposés par l'école sont rarement discutés par la famille, mais plutôt acceptés comme tels et reproduits. Si l'école te note mal, alors c'est que tu as dû mal travailler ou mal te comporter. Le bulletin de notes et la lecture que l'institution scolaire fait de l'élève, apparaissent déterminants dans le rapport que les parents construisent avec leurs enfants. Ceci explique d'autant mieux la critique acerbe que les interviewé.e.s développent de l'école, étant donné que les verdicts scolaires ont de forts retentissements dans la sphère familiale. Cette double pression vient se nourrir de l'enjeu de carrière et de réussite professionnelle qui animent l'analyse que l'école et les parents font des résultats scolaires, particulièrement dans un contexte de chômage massif. Les personnes que l'on a rencontrées montrent ici que le travail et l'économie s'immiscent dans les rapports affectifs familiaux. Elles montrent également qu'elles ont une intelligence de ce phénomène et composent avec lui, pour faire retomber la pression, mieux vivre le foyer familial et s'autonomiser dans la manière de lire le monde.

A l'inverse, certaines familles semblent davantage encourager la liberté des choix de parcours. Soulignons simplement que l'encouragement intervient dans des cadres familiaux stables, plutôt aisés économiquement, et finalement assez rares au regard des interviews que nous avons faites. Souvent l'instabilité familiale (familles recomposées, déménagements professionnels...) a tendance à additionner ses effets perturbateurs des équilibres affectifs, avec ceux de la pression scolaire.

Plusieurs échappatoires sont empruntés pour contourner ou faire retomber la double pression. D'abord, la sociabilité scolaire et amicale apparaît comme un espace où les questions d'orientation, d'examens et de notes peuvent se discuter sous un angle moins déterminé par le regard de l'école et de la famille. Cette sociabilité est décrite comme soudée et très finement tissée, notamment dans le collège de Corrèze, car « tout le monde se connaît », ce qui facilite l'attention des un.e.s aux autres. Ensuite, une autre manière d'échapper à la pression familiale est de ne pas tout montrer de la vie réelle menée, ne pas tout dire, cacher les activités hors de l'école, pour laisser moins de prise au foyer sur la réalité du vécu. Il y a là comme un élan vital qui se déploie en dehors à l'abri de l'emprise familiale. Enfin, si l'amitié permet de se protéger des différentes pressions exogènes, la sociabilité scolaire est vécue difficilement quand elle est faite de stéréotypes de genre, de compétition, de harcèlement scolaire... À ce moment-là, quand la sphère amicale n'offre plus un espace de protection et de repli, l'évasion semble possible depuis l'art, la littérature, le sport et les jeux vidéos. Très rarement (Cf. Chapitre 1), l'institution scolaire apparaît comme un interlocuteur apte à écouter celles et ceux qui vivent mal leurs rapports entre pairs à l'école, ce qui prive les parents d'un appui pour comprendre et accompagner plus justement leurs enfants.

Vis-à-vis de la famille, il y a donc un aller-retour permanent entre la recherche d'attaches et une recherche de distance affective. Ce phénomène est similaire dans le rapport au territoire. Famille et territoire ont également en commun d'être traversés par une lecture économiste qui oriente les choix des personnes interviewées (habiter ici ou là en fonction des débouchés, utiliser la famille et son réseau comme piston pour avoir tel ou tel emploi, etc.).

Les relations à l'école, à la famille et au territoire nous ont souvent été décrites comme des rapports tumultueux en train de s'organiser, particulièrement dans cette époque charnière de leurs vies où la prise de recul est facilitée par des formes éphémères de détachements liés aux études, au travail, aux voyages... Et

dans cette tourmente, s'entrecroisent des passions fortes.

Se repérer dans la tourmente familiale

Repère à dépasser

« La famille avant tout, j'en suis très proche. C'est très important, ils seront tes meilleurs alliés dans les pires comme dans les meilleurs moments. Je ne cherche pas à m'en éloigner mais il faut bien chercher un peu d'indépendance pour la suite de notre vie »

Les belles-mères, la confiance en soi et les amies

« Mes parents se sont séparés quand j'étais en CM1, ça m'a marqué rapidement, j'ai appris les problèmes de grande personne très vite. J'ai perdu mon innocence rapidement, les familles recomposées, les problèmes d'éducation, je n'ai pas vu mon père pendant 2 ans, et aujourd'hui c'est encore compliqué avec lui. J'étais très timide avant, donc cette étape m'a fragilisée, mais aussi rendue plus sociable et plus forte, tout en accentuant le doute et le manque de confiance en moi. On en parle encore avec mes amies. Je suis pas toute seule dans ce cas là, c'est courant. Y'en a plein avec qui ça se passe mal avec les belles mères. »

Les notes que les parents auraient voulues

« J'avais pas les notes que les parents voulaient... »

« J'étais stressé d'être à la maison. J'avais peur de la réaction de mes parents. J'avais l'impression de leur faire du mal avec mes notes et tout. »

Un soutien, quoiqu'il arrive

« Mes parents sont toujours partis du fait que je choisissais ce que je voulais faire. Ils me supportent quoiqu'il arrive. Ils auraient peut-être préféré que je fasse médecine, mais là ils me soutiennent, ils voient que je suis épanouie et contente. Ils auraient juste aimé que j'essaye, ils ne veulent pas que j'ai de regrets. »

Encouragements et pieds sur terre

(ma mère) « Elle m'a dit qu'il fallait que je suive ce que j'avais envie, que j'étais jeune et que j'avais le temps, et elle m'a encouragé. De temps en temps, elle me remet les pieds sur terre, mais elle me soutient. »

« Avec mes parents on voit les choses très différemment, j'ai un bon contact avec eux, mais ils me connaissent pas complètement, je leur dis pas tout, mes amis me connaissent mieux. »

Mes amis me connaissent mieux que mes parents

« Je leur dis pas à mes parents que je fais du stop. Pareil, je vais en teuf, je ne leur dis pas. Ma vie marginale elle est cachée. Mais pour mes parents, même si j'ai 19 ans, tant que je vis sous leur toit, je ne fais pas ce que je veux. C'est pas rassurant pour eux la teuf, le stop... »

Attentes et déceptions

« Je le cache pour éviter le conflit, éviter de les décevoir sur certains points. Ils veulent que je vive ma vie comme je l'entends, mais ils ont des attentes, ils ne l'entendent pas pareil, donc ça créé du conflit. »

Nous faire voyager plus loin

« Du côté de mon père, la famille a eu du mal à accepter que la famille de ma mère congolaise danse et fasse la fête autour du tombeau de ma mère. Mon père est très cultivé, il connaît plein de choses, il a une soif de connaissances. Mais il est parfois très fermé, je lui demande pourquoi il ne s'est jamais donné les moyens de nous faire voyager plus loin qu'au Cap d'Agde... »

A la recherche d'une sociabilité choisie et juste

La compétition...

« Ça dépend des gens, certains vont être en compétition et se vantent d'être pris quelque part, c'est là où on voit les bons potes, quand ils te soutiennent quand tu redoubles et que t'es pas pris. »

...alors qu'on se connaît tous

« C'est normal pour notre génération, mais le fait d'avoir été dans un petit collège, se voir les soirs et les week-ends, se connaître tous, ça nous a aidés à garder contact »

« Je garde quelques relations avec les gens du collège. Genre une vingtaine de personnes. Je connaissais un peu tout le monde. Beaucoup sont partis, et avec d'autres on s'est embrouillé. »

Attachements, détachements, ouvertures, styles, adversité

« À Limoges, j'ai des amitiés avec des potes de promos, mais pas vraiment des amis-amis. Avec tout ce qu'il m'est arrivé j'ai pas beaucoup d'amis, ça s'est toujours un peu mal fini, j'ai plutôt des amis éphémères, je navigue, je me détache. J'ai quand même des connaissances assez ouvertes d'esprit que je connais depuis longtemps. Je pense d'ailleurs que je les fréquente encore car ils sont ouverts d'esprit et conciliants. »

« On est de tous de styles différents, certains sont hippies, d'autres rock, d'autres rap... c'est ça qui est cool. »

Ne pas sombrer

« Le manga m'a aidé à ne pas sombrer, ça me permettait de m'isoler, je m'y plongeais dedans, je m'évadais, puis je me reconnaissais dans les personnages qui subissaient les moqueries. Ça m'a permis d'avancer dans la vie, de ne pas tenir compte des remarques autour de moi, je me prends moins la tête. »

Se créer une bulle

« Au collège je me sentais pas bien, donc j'ai créé une bulle dans les jeux vidéos et c'est devenu une habitude de jouer. Quand je m'ennuie, je fais que ça. »

Violence de la normalité

« C'était dans l'ambiance générale : les filles qui avaient le plus d'amis, c'est celles qui étaient déjà un peu formées, avec les cheveux longs, dans un type féminin bien défini. Franchement, ce type défini, cette normalité, ça fait chier : c'est pas la poitrine ou les cheveux qui font une fille. »

Retourner les armes contre soi, à l'époque

« Pour moi fille ou garçon c'est juste un genre, y'a pas de critère pour être l'un ou l'autre. La société en impose par contre, comme les jupes et le maquillage pour les filles, et pour les garçons c'est jean basket cheveux courts. J'ai un peu de recul maintenant... Mais à l'époque je me demandais ce que j'avais fait de mal. Je suis mince, c'est ma corpulence, j'y peux rien. Mais à l'époque je croyais que j'avais un problème. »

Habiter une localité, se défaire de ses racines pesantes

Ici, la famille, les amis, les habitudes

« Y'a des moments où j'ai eu envie de partir (du village Corrèze, de la ville de Tulle, Brive pareil, au bout de 3 ans...) mais ici en Corrèze, c'est là où j'ai ma famille, mes (meilleures) amis, mes habitudes. »

Ici, partout chez moi

« J'aime bien où je suis, j'ai toute ma famille autour de Tulle, la plupart est là. Et les amis, quelques uns dans le lot, et beaucoup à Naves. »

Le vert

« La Corrèze, c'est partout chez moi, j'ai des potes partout ici : à Brive, à Meymac, à Argentat, à Beaulieu, je suis mobile avec ma bagnole en Corrèze. Je me sens bien ici, je me trouve bien à Tulle »

Un dernier tour, cet été, en tant qu'enfant

« Ici la vue est magnifique, y'a que du vert. J'ai beaucoup renié mon village dans mon adolescence, alors que quand j'étais petite, j'adorais ici. Et aujourd'hui je vois un autre côté, j'ai un attachement ici. »

« J'ai beaucoup de famille partout en France, à Paris, Lyon, Toulouse, j'en profite pour faire mon dernier tour cet été en tant qu'enfant ! »

Mentalité fermée, on t'assimile pas

« La vie à Tulle : j'ai eu des mauvaises expériences de vie à Tulle, notamment au collège, j'associe à cette ville à beaucoup de mauvaises expériences et d'états d'esprits. C'est bête, c'est une marque émotionnelle. »

« Ce que j'aime pas à Tulle, et je me fais souvent incendié d'ailleurs dès que je critique Tulle (j'ai pas d'attache ici), c'est cette mentalité très fermée, sans être fils de machin, sans connaissance, on te dévisage, on t'assimile pas. »

Un ailleurs chez moi dans le monde

« J'avais besoin de la grande ville, pour un nouveau bol d'air (pollué!). »

« La vie en Corrèze, c'est pas ce qui me correspond le plus, mes parents viennent de Paris et Lyon. Je me sens bien à Sarran chez moi, mais je pense que quand je serai adulte, je trouverai un "chez moi" ailleurs, dans le monde. »

Se dépayser totalement

« J'avoue que j'aimerais bien me servir de mon métier pour visiter la France et partir à l'étranger, en humanitaire. Et faire d'autres pays. »

Ailleurs, là où l'on m'attend comme jamais

« Et pour moi là tout de suite, je partirais hors de la France, à la recherche du dépaysement total. Je partirais avec mon père et mon petit frère. En Asie peut-être, ou en Amérique latine. Ou alors toute seule au Congo, car j'y suis jamais allée, et ma famille m'y attend comme jamais. »

Si tu avais carte blanche...

S'il n'y avait plus de contrainte, quelle vie mener, et dans quelle société la vivre ?

Si le rapport au travail, à l'école, aux amis à la famille et au territoire laissent transparaître des critiques de fond de l'ordre établi ainsi que des normes et des institutions qui les font vivre, nous voyons aussi dans ces récits une impatience vitale à ouvrir des voies pour exister autrement, sans plus attendre. Il revient au « dispositif » et à ses acteur.trice.s de ne pas renvoyer l'éternel rengaine du manque de maturité, de l'adolescence, du « ils.elles verront bien plus tard, avec un peu de bouteille ». Car cette génération peut tout à fait intérioriser cette critique au point de se reprocher à elle-même son propre manque d'expérience, le manque de fondement de sa critique juvénile. Et ainsi reculer et abandonner pour mieux entrer dans le rang. Si ces interviews nous ont surpris et parfois plombés par leur teneur critique et désespérée, nous y voyons aussi une grande lucidité, pour le coup tout à fait mûre, et des pistes de sorties lumineuses. Des pistes que nous ne pouvons entendre, soutenir et emprunter à notre tour, que si nous acceptons de revoir ce qui s'est institué, figé, trop assuré en nous (nous, les professionnel.le.s, partenaires, nous les penseur.euse.s et chercheur.euse.s du dispositif).

La transformation sociale appelée par l'éducation populaire, sans en utiliser ni le vocable ni l'histoire, est déjà en expérimentation dans le parcours de cette génération. Bien sûr, il y a aussi de la reproduction sociale et du renoncement, déjà. Souvent à cause de la force normative de nos institutions. Plus significativement, peu d'interviewé.e.s parlent de démocratie, de citoyenneté, de politique et d'engagement, sauf, d'un regard suspicieux, pour y entrevoir les effets nocifs sur l'humain d'un système moribond. Cette génération n'utilise pas ce registre. Toutefois elle tente d'incarner dans le quotidien quelque chose de bien plus puissant, à la hauteur des cataclysmes écologiques et sociaux que nos démocraties, si suspectes à leurs yeux, ont précipités.

En fin d'entretien, nous leur avons demandé quelle vie ils et elles aimeraient mener, et dans quelle société, s'ils. si elles avaient carte blanche, s'il n'y avait plus aucune contrainte. Voici quelques courts extraits de leurs réponses.

Partir, voyager, créer

Partir, seule

« Je voudrais partir toute seule. Je veux profiter, faire ce que je veux, et partir à plusieurs on peut pas faire ce qu'on veut. Puis je suis un peu solitaire sur les bords. »

Mettre la créativité en jeu

« Moi j'ai envie d'aller dans des métiers différents. J'aime beaucoup les métiers manuels. Je fais des études pour avoir le temps de réfléchir sur les études que je veux faire, c'est juste parce que là j'ai pas d'idée. J'ai envie de mettre ma créativité en jeu... »

Détruire pour reconstruire, partout

« J'aime trop l'art, imaginer et créer, j'aime être fier de ce que j'ai fait, avoir créé des trucs et me dire à moi-même : j'ai fait ça. »

« Je peindrais partout, sur tous les murs... Je ferais de l'art partout, je détruirais des trucs pour en faire d'autres, pour reconstruire. »

« Je me plais à bosser, mais si je pouvais arrêter de travailler, si j'avais carte blanche, c'est clair j'arrête de bosser et je fais du son. »

Arrêter de bosser, faire du son

« Je prendrais un billet d'avion, je partirais faire le tour du monde, passer du temps dans chaque pays, m'immerger dans chaque culture, rencontrer de nouvelles personnes et de nouveaux endroits. »

« Ce que j'ai toujours voulu faire comme projet mais que je ferai jamais, c'est faire

Faire une grande salle, que les gens puissent s'exprimer

Les obstacles, la
volonté, il y aurait
long à dire

une grande salle avec du matériel pour l'expression musicale, la culture, l'artistique, laisser les gens s'exprimer avec du bon matériel, donner les moyens aux gens qui n'y ont pas accès, à ce matériel. Même si ça existe déjà, ça me plairait de faire ça. »

« Il y aura des obstacles et des détours. Les seuls barrières que l'on a c'est celles que l'on se crée comme dirait ma mère... bon, y'aurait long à dire la dessus. »

En finir avec quelques raideurs de ce monde

Le regard fuyant,
alors qu'on partage
la même planète

« Je sais pas... J'aimerais faire en sorte qu'il n'y ait plus de système de fric. Les gens n'auraient pas le regard fuyant, car merde on partage la même planète. Il y a trop de rivalités entre les gens, c'est le manque de confiance en soi qui fait ça, la compétition. En Afrique c'est pas comme ça. »

« Qu'il n'y ait plus de capitalisme, plus de pouvoir, plus de patriarcat. On est né sur cette terre, c'est pas pour utiliser des gens à notre profit. Chacun vit ce qu'il a envie de vivre, on est pas obligés d'avoir la même convention. On est 7 milliards et au moins 6 milliards à avoir la même vie avec les mêmes soucis. Et c'est pas ça le plus dérangeant en soi... Mais en plus de ce système, il y a pas de respect et peu de coté humain. »

Philosophie de vie
sur fond de vodka

« Y'a beaucoup de choses qui nous préoccupent, l'avenir c'est compliqué d'y voir clair et de s'y retrouver. En soirée on en discute, philosophie de vie sur fond de vodka. »

Résonances hétérotopiques avec le dispositif MAC

Le dispositif hétérotopique aurait pour vocation de créer une situation dans laquelle expérimenter un autre quotidien avec désir, de manière probablement éphémère, qui protégerait les participant.e.s des sanctions qui adviennent habituellement lors de « sortie du cadre ». Il s'agit donc de faire vivre une situation de décadage encadré, autrement dit, sécurisé.

Au regard du vécu du dispositif MAC, apparaissent de fortes résonances entre la critique de l'école en bloc et l'altérité véhiculée par cette classe spécifique. Il y a également des passerelles à explorer entre le tumulte affectif familial habituel et la découverte de nouvelles capacités expressives dans la classe MAC. En cela, ce dispositif relève en partie de l'hétérotopie car il est vraisemblablement habitable tout en opérant une rupture par rapport au quotidien institué. Par exemple, il semble que les rigidités et les violences de l'institution scolaire sont quasiment absentes dans ce dispositif, car justement, les statuts habituellement définis (prof, élève...) sont bouleversés par l'arrivée d'un tiers (intervenant), de pratiques engageantes physiquement et mentalement, d'un autre rapport à l'espace (la classe), au temps (la longueur d'un cours) et à la matière échangée (la voix, le son, le texte libre et la production de l'ensemble). Les extraits d'entretiens suivants abondent dans ce sens.

Rappelons que d'autres extraits auraient pu être choisis. Ceux qui suivent permettent d'appuyer l'exo-récit que nous fabriquons depuis l'extérieur sur les entretiens, avec sa recherche de cohérence propre. Mais d'autres bribes d'entretiens sont, par exemple, critiques du dispositif MAC, qui ne faciliterait pas l'expression des plus timides et des voix qui muent, qui différerait assez peu des pratiques de l'éducation nationale, qui laisserait peu de traces dans le parcours de vie, etc. L'ensemble des entretiens est tenu à disposition, ainsi que leur grille d'analyse. Il est important de s'y pencher pour mieux affiner la lecture transversale et ne pas passer à côté de l'immense complexité et finesse que représentent ces récits d'expérience.

Pour que ce dispositif puisse parfaire sa vocation hétérotopique, et en considérant les quelques critiques qui lui ont été faites, il faudrait certainement qu'il puisse davantage envisager, dès sa conception, le système de contraintes sociales, économiques et affectives qui entourent cette génération, tout autant que ses aspirations à les dépasser et à incarner des formes de vie libérées des normes institutionnelles.

Percevoir les participant.e.s à la classe MAC comme au centre d'un paysage institutionnel et affectif complexe et tumultueux est non seulement une façon de réévaluer le dispositif, c'est aussi une manière de repenser le dispositif comme espace d'expression et de production (de savoirs!) de cette génération. Les entretiens et notre présente recherche réalisés en parallèle ont eu pour finalité d'amorcer cette expression des parcours qui permet de mieux les comprendre. Mais le dispositif MAC est déjà en soi, et pourrait l'être davantage, l'espace manquant à l'école et plus généralement en société, où cette génération expérimente sans risque d'échec ou de sanction, écrit et produit autour de son vécu hors de la logique disciplinaire, critique et suscite une réelle écoute des pairs et des institutions normatives. La puissance de la classe MAC tient dans ce qu'elle a d'expérimental et d'étrange. En cela, c'est un espace de légitimation et de validation des visions politiques en train de se construire de toute une génération, qui a l'énorme atout de se dérouler dans le plaisir, le rire, de créer et de produire, jusqu'au bout, des œuvres.

Décadrer la classe, la pédagogie, les postures professionnelles

Contre l'habitude

« C'était pas la même contrainte que d'être en cours et écouter, on était vraiment actif, puis ceux qui n'ont pas l'habitude d'écrire étaient super fiers, ils en parlaient tout autour d'eux. »

Ecrire, se dévoiler

« C'était une très bonne classe, on s'entendait très bien dans l'ensemble, ce qui fait qu'il n'y a pas eu de problème ni de jugement au moment de jeter les idées pour l'écriture des chansons, pas de peur de se dévoiler, même si à ces âges-là ça joue énormément. »

La prof sortait du cadre

« La prof de français, je me rappelle qu'on avait fait un blind-test c'était pas prévu, c'était cool on ne pensait pas qu'elle pouvait sortir du projet et de ses cours »

L'artiste faisait en sorte que ça nous corresponde

« La prof avait vraiment un comportement différent qu'en cours classique, elle aime beaucoup la musique. Je l'ai senti libérée, j'ai gardé l'image que ça lui avait vraiment plu, elle dansait pendant le concert alors que les autres profs restaient derrière. »

Ça compensait l'ordinaire

« On était un petit collège donc pas beaucoup d'argent et peu de sorties, puis on était la pire classe donc ils voulaient pas nous faire sortir, et la classe Mac nous avait vraiment plu, ça compensait et ça change de l'ordinaire »

L'institution ne saurait fonctionner comme ça...

« C'était mieux que les cours normaux. Mais ça aurait été trop le bordel si tous les autres cours fonctionnaient comme ça. On rigolait beaucoup. »

... c'est pourtant ce qui est recherché

« Mais moi je cherchais ça : des trucs différents des cours mais pendant les heures de cours, qui restent dans l'école. J'adorais faire quelque chose de cool dans les cours. Puis la salle et le matos mis à dispo pour des élèves de 13 ans, c'est vraiment top. »

Plus le champ est libre, plus l'on est sage

« La classe était bordélique en général, mais en MAC on était beaucoup plus concentré, plus calme. Mais en même temps on était sage dans la classe MAC, car on était intéressé. Car on avait le champ libre. »

Le cours normal manque de discipline

« Comparé à un cours classique, dans lequel on était là pour foutre le bordel, quand on nous donne des libertés on est plus sage... »

Les barrières étaient lointaines et il n'y avait pas de concurrence

« Ça n'avait rien à voir. C'était un grand cours de musique, pas dans le fait qu'on apprenne des choses mais plutôt parce qu'on avait tous notre mot à dire. On n'était plus des élèves, c'est comme si c'était nous les profs. Il y avait un rapport plus égalitaire. C'est le top. On pourrait au lycée avoir des cours comme ça. Quand on était en cours normal, ça manquait de discipline. »

« Globalement, j'en ai un bon souvenir de cette classe. Je me souviens que c'était vachement cool car on pouvait se voir dans la classe dans un contexte moins scolaire, moitié-scolaire moitié-libre. Les barrières étaient très éloignées, on ne pouvait pas les franchir. »

« Vraiment, y'avait pas de concurrence (car dans les cours classiques y'a des notes,

un climat plus compétitif). Alors que dans la classe MAC y'avait pas de meilleurs, c'était pas la même nature, c'était plus cool. »

Décadrer la sociabilité scolaire et ses normes

« On était admiratifs devant ceux qui franchissaient le cap de chanter, ça remonte l'égo des timides. »

Se rapprocher, remonter
l'égo des timides, rire

« Ça a rapproché des gens de la classe, même les exclus, les timides, tout le monde s'entendait bien à la fin grâce à ça. La création ensemble en équipe, c'est un super concept. »

« on continuait de chanter la chanson des jours après. On la chantait même en cours de sport, ça a rapproché les gens. »

Ca a changé
l'ambiance et nos
rapports

« Par rapport à un cours normal tout le monde se parlait beaucoup plus, on rigolait. L'ambiance n'était pas la même. »

Cette classe nous a
appris à nous connaître

« Ça a un peu changé nos rapports, ouais. Des gens avec qui on ne parlait pas forcément, on s'est retrouvé à chanter et à faire de la musique ensemble. Ça apporte une bonne ambiance, de faire un groupe et d'être tous ensemble. J'ai rencontré d'autres personnes, les plus réservées et timides, et elles ont été mises en avant. C'est différent de parler en cours devant tout le monde et de chanter sur scène. »

« On en a appris sur les gens, sur nos copains, ce qu'ils pensent, leur style, leurs goûts, on a appris à les connaître plus. Cette classe nous a amenés à nous connaître davantage. Ça nous a fait voir les styles, ce que les uns et les autres aiment et veulent. »

Donner du piment à
nos études

« Ça donnait du piment à nos études, c'était motivant, ça sortait du cadre scolaire. C'est vrai qu'il y avait moins de différence et de groupes dans cette classe-là. Y'avait des timides et des invisibles, là ça a changé de faire des choses ensemble. »

Voir les invisibles

« Pendant cette classe Mac, j'avais moins l'impression d'être à part, comme l'intello de la classe, on était plus une classe unie à ce moment-là. »

Découvrir de
nouvelles facettes
du groupe

« On s'est rendu compte que certains, pas forts en français, pouvaient écrire de super paroles... ça a permis de découvrir de nouvelles facettes dans la classe. »

Expérimenter, explorer, tenter, lâcher

J'aurais jamais eu
l'idée d'écrire sans
ce projet

« L'écriture... j'écrivais pas du tout, mais avec le projet Des Lendemain, on nous a demandé d'écrire une chanson... Et c'est parti de là. On a fouillé dans ma pochette, je voulais absolument pas la donner cette pochette, y'avait des écrits de moi... le prof la prise et on en a fait une chanson, et je m'y suis mise comme ça à l'écriture. Oui, j'aurais jamais eu l'idée d'écrire si y'avait pas eu ce projet MAC. »

Être nous-mêmes et
le cours tel qu'il est

« Ça nous a permis de nous lâcher. En cours on peut pas être nous-mêmes. Faut qu'on participe au cours tel qu'il est. Alors que là on a fait marcher toute notre imagination. Écrire... »

Fin de la honte, ça
sortait tout seul

« Avant il y avait une appréhension, puis je venais de terminer de muer. En fait, beaucoup chantaient faux, le contraste était marrant, ça nous a fait rire, les défauts de chacun. Puis à la fin, ça sortait tout seul, il n'y avait plus de honte. »

Redonner le goût
du collègue

« On enregistrait les voix, on les superposait... Et hop c'est parti! Même moi qui n'étais pas souvent là j'y ai participé, ça m'a redonné goût au collègue, j'y allais tout le temps. »

Se libérer,
entendre sa voix

« Jusqu'à la 5ème ou la 4ème, j'étais assez fermé, c'est peut-être grâce à la classe Mac que je me suis ouvert, j'étais très stressé. Là je bouge je discute beaucoup. Faire quelque chose devant un public ça permet une certaine libération, on ne peut pas rester fermé face aux gens, on s'ouvre de force, y'a une libération qui se fait, c'est ça qui est bien avec cette classe. »

« Puis sur les enregistrements, c'est vraiment cool, c'est pas un truc qu'on fait tous les jours, c'est déroutant avec le casque d'entendre sa voix »

Stress, fatigue,
joie et campagne

« C'était du stress, puis de la fatigue et de la joie de s'entendre tous ensemble entrain de chanter »

« Cette classe MAC, c'était cool, bonne ambiance... Après je disais que c'était de la merde à l'époque. Mais c'est juste que j'avais du mal à exprimer ma créativité. Pour moi c'était de la musique un peu campagnarde, je faisais comme si j'étais de la ville du coup ! »

Annexes

Annexe 1 : atelier de recherche-action sur nos perceptions de la jeunesse

**Support d'atelier de recherche-action
Musiques actuelles au collège.
4 septembre 2018**

Présentation de l'atelier du jour

L'atelier de recherche-action sert à brasser les matériaux collectés, et les brasseur.euse.s de matière ne sont pas forcément sociologues avec la distance « scientifique » que cela requiert dans une approche académique, mais les gens qui en ont besoin, qui y ont un intérêt commun et qui y sont parties prenantes. Un atelier de recherche-action sert à travailler la matière avec laquelle nous sommes en prise.

Cette matière aujourd'hui, c'est celle des entretiens, mais à terme on peut imaginer qu'elle puisse prendre plein d'autres formes :

- la parole (du ressenti brute jusqu'au récit d'expérience plus conscientisé) ;
- l'écrit savant (sociologique, universitaire etc) ;
- le jeu, l'animation (comme celle proposée par l'OCCE en août dernier) ;
- l'observation des interactions.

Donc c'est aussi pour ça qu'on fera un petit détour par l'objet sociologique qui nous concerne, celui de la jeunesse. Et on pourra si vous le souhaitez, faire tourner ces recherches, avec d'autres initiateur.trice.s. Par exemple à la prochaine rencontre, l'un.e de nous pourra s'auto-missionner pour présenter un versant de la recherche sur la jeunesse, ou autre, en lien avec notre objet.

Après avoir fait un point sur la sociologie de la jeunesse, nous nous plongerons dans les entretiens et leur analyse.

Nous sommes sensibles à un courant de l'analyse institutionnelle qui a pour but de faire apparaître les tendances et les relations de pouvoirs, souvent non-dites, présentes et opérantes dans une organisation.

Donc l'idée est bien de faire apparaître des tendances issues de la matière des entretiens.

1/ Atelier POST IT : Qu'est-ce que la jeunesse ?

2/ Introduction à la sociologie de la jeunesse.

P. Bourdieu : « la jeunesse n'est qu'un mot. »

O. Gallan : « il y a bien une réalité sociale de la jeunesse comme âge de la vie, c'est-à-dire comme un passage plutôt que comme un état, **un passage** entre deux âges, entre l'enfance et l'âge adulte »
« phase préparatoire à l'exercice des rôles adultes »

La jeunesse est un mouvement de transition vers, et en référence à l'âge adulte

« Toutes les enquêtes montrent en effet que **les jeunes aspirent bien à occuper ces rôles classiques qui définissent l'âge adulte** : ils veulent un emploi et autant que possible se réaliser dans le travail, ils veulent vivre en couple et avoir des enfants, même si parfois ils repoussent le moment de le faire »

Gallan, regrette quelque part qu'on se focalise trop sur les étapes du passage à l'âge adulte en considérant la jeunesse comme une phase de transition négative et **en négligeant ce qui caractérise positivement la jeunesse**.

Olivier Gallan et Yves Lambert ont identifié quatre types d'attitudes à l'égard d'une éventuelle mobilisation. Ils distinguent d'abord un :

- « **pôle conservateur et traditionnel** », sensible aux intérêts catégoriels et aux mots d'ordre de la droite, particulièrement présent dans les milieux indépendants (agriculteurs, artisans ou commerçants). (*les droiteux fidèles à l'ordre, vraiment?*)
- Le deuxième type est défini comme « **apolitique** », caractérisé par un fort désintérêt pour la politique et une faible capacité de mobilisation. S'y côtoient des jeunes relativement passifs et soumis à l'ordre social, qui constituent la majorité de ce groupe, mais aussi des jeunes plus protestataires, se déclarant proches du Front national. (*tous dans le même sac*)
- Le troisième type d'attitudes, **bien que toujours associé à un fort désintérêt pour la politique, se distingue du précédent en étant plus revendicatif et plus contestataire**. S'y retrouvent des jeunes mieux insérés dans la vie économique que les précédents, pour la plupart salariés, dont la mobilisation éventuelle pourrait être motivée par des raisons économiques. (*l'éternel appât du gain mais oui!!*)
- Dernier cas de figure, le type humaniste rassemble des jeunes **plus souvent intéressés par la politique**, se situant en majorité à gauche et se montrant favorables à un changement profond de la société. Ils sont d'un milieu social et d'un niveau de formation plus élevés que la moyenne. Selon l'évolution de la situation de l'emploi, des passages entre l'un et l'autre de ces types d'attitudes, et notamment entre le type apolitique et le type revendicatif, peuvent être observés et pourraient expliquer la mise en mouvement de certaines formes de mobilisation ou de contestation politiques.

Véronique Bordes : Sous Vichy apparaît la première préoccupation politique autour de la jeunesse (« Jeunesse 1944 »). Le gouvernement de Vichy tente de prendre le contrôle des mouvements de jeunesse : il faut encadrer la jeunesse et l'éduquer de façon « totale »

L'École de Chicago (Park, Burgess) : courant de recherche américain qui part de la désorganisation sociale pour comprendre la déviance juvénile. À partir de 1923, les chercheurs enquêtent sur les processus urbains. Ils portent leur attention sur les **expériences juvéniles pour comprendre le déclin des formes de contrôle et mettre en avant les processus à l'origine de la déviance**. Ils étudient les bandes de jeunes garçons et d'adolescents dans les quartiers « taudis » des villes. Les jeunes sont étudiés au plus près, en situation, sur le terrain, en développant des postures d'observation. **De ces travaux va naître l'idée que les jeunes sont à l'origine du changement social**.

En 1973, François Dubet ouvre une autre voie de recherche à partir des mécanismes de socialisation de la jeunesse, **en articulant le vécu des acteurs et les contraintes du système**. Comment les jeunes arrivent, par un travail sur leur identité, **à donner un sens à leur vie en s'écartant des contraintes de rôle et en atteignant une certaine authenticité ?**

Cette nouvelle approche développe **une sociologie de l'expérience qui s'applique à différentes figures sociales de la jeunesse**. François Dubet va étudier la jeunesse sous deux formes : les **lycéens et les exclus**. Dans les années 1990, il constate que si jusque-là, le diplôme avait un rôle incontournable pour fixer les places dans un espace hiérarchisé, la massification scolaire procède à une dévalorisation de ces mêmes diplômes. **L'ouverture scolaire a créé des filtres différents qui permettent de trier les élèves**. Il s'est intéressé, aussi aux jeunes exclus à partir desquels il a construit son concept de « galère ». Il met en avant un sentiment d'être à mi- chemin entre une appartenance culturelle et une exclusion sociale, avec les notions de **racisme** en plus pour les jeunes issus de l'immigration. Les réactions juvéniles sont alors soit la rage, soit l'intégration communautaire.

Véroniques Bordes

Le débat social actuel **est nettement dominé par la peur de la jeunesse, ce qui repousse le modèle de la jeunesse citoyenne qui existe pourtant**. Actuellement, le tempo sécuritaire est très présent dans les médias et dans le discours des candidats potentiels aux prochaines présidentielles. Eric Macé montre que depuis **la fin des années 1990, le discours de référence se fonde sur une dépolitisation de la délinquance**. On évacue les causes sociales et on affiche le double discours des victimes et de la police. La délinquance est un phénomène réel, mais il faut regarder les chiffres avec prudence. Il faut prendre en compte le changement de comportement des personnes. La police fait passer moins de fait en main courante et la justice est plus attentive à la délinquance des mineurs (médiation-réparation).

Laurent Mucchielli montre que la délinquance des jeunes issus de l'immigration est analogue à celles enregistrées pour les populations pauvres. Les contenus des violences sont surtout des vols de voitures et des violences faites contre les porteurs de l'autorité et notamment les policiers. Cette notion de jeunesse dangereuse est aussi portée par la question des incivilités. **Ce qui pouvait être jugé comme des « bêtises » autrefois sont jugés comme des délits aujourd'hui**. La jeunesse reste une menace potentielle. **Ce principe n'est pas nouveau puisque Michel Foucault montre comment au XIXe siècle, on s'est servi de ce sentiment de menace pour mettre en place les maisons de correction dont la cible était les jeunes pas assez coupables pour aller en prison, mais pas assez innocent pour rester en liberté**. Ces maisons de correction qui donnent naissance aux institutions rééducatives et judiciaires de la jeunesse vont introduire le thème « criminel » définit ensuite comme « classe dangereuse ». **Aujourd'hui, la criminalisation de la jeunesse tient lieu d'analyse sociale**. Le développement de la jeunesse dangereuse est possible grâce à l'action des médias qui, en réalité, mettent en scène les jeunes, montrant une jeunesse dangereuse, surtout depuis les différents événements des banlieues (années 80, 90 et 2005), jeunesse dangereuse plutôt étrangère et donc étrange. Cette mise en scène permet de faire oublier le chômage des jeunes et de créer un discours sécuritaire justifiant la nécessité d'une police des jeunes.

3/ Notre démarche

- Beaucoup de choses sont dites sur la jeunesse et à sa place, beaucoup de représentations lui collent à la peau (pas de valeurs, pas de respect, la fête, pas d'engagement citoyen, expression par la violence...). Notre démarche se veut curieuse, au sujet de ce que cette génération vit, expérimente, pense et analyse par elle-même. Comment elle redistribue, réagence et modifie les registres habituels pour penser le social (le travail, la culture, l'argent et l'économie, la réussite ou l'échec, l'éducation, la famille et le territoire...).
- Donc notre démarche n'isole pas un élément du parcours (Mac, ou école), du reste du

parcours. Nous essayons de l'aborder dans l'intégralité. Justement parce que le reste de la vie n'ouvre souvent que des espaces de paroles dissociés (entretiens d'embauche, pole emploi, visite médicale, sélection) mobilisant des savoirs parcellaires. Nous souhaitons créer un espace de parole qui prend le temps de chercher sa cohérence, sa complétude et de faire les liens, les associations, entre les différentes facettes de l'existence.

- La recherche-action est une démarche interactive, dans laquelle notre rôle « extérieur » est celui de facilitateur de l'expression. Mais nous rentrons en collaboration avec les acteur.trice.s, qui se saisissent eux.elles-mêmes de leurs entretiens, pour poser un discours et une analyse. Ils.elles deviennent eux.elles-mêmes sujets de leurs recherche, et pas simplement nos objets de recherches à nous, qui serions chercheur.euse.s extérieur.e.s.
- Nous partons du principe que ce que dit la jeunesse du monde qui l'entoure est
 - 1/ légitime,
 - 2/ travaillé, fouillé, vécu, affiné et ajusté,
 - 3/ instituant, transformateur voir révolutionnaire,
 - 4/ empêché en parti par l'institué.

4/ Premières pistes de problématique à mettre au travail avec les vôtres :

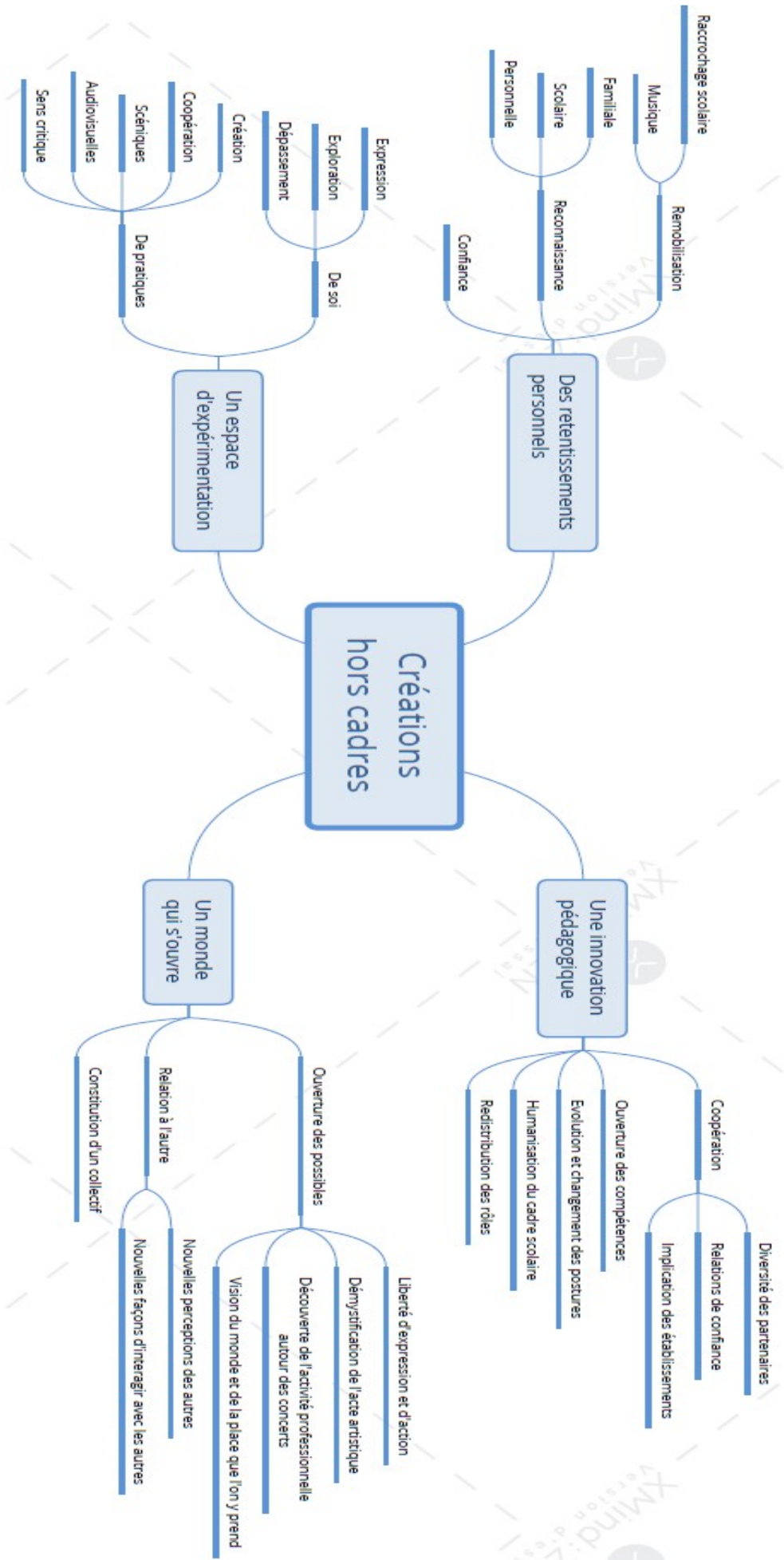
- Rapport au collège très dur, entre eux, avec les établissements et le personnel pédagogique. Mais nuancé par des situations singulières (collège Corrèze familial et convivial, certains profs des deux collèges ont marqué positivement les élèves par leur capacité d'écoute...).
- Rapport au territoire (pour une grande partie l'envie d'y rester et de s'y établir, aversion pour la grande ville et affection pour la campagne, pour d'autres au contraire, il y a quelque chose d'étouffant dont il faut s'émanciper...).
- Pression à l'orientation (les questions professionnelles viennent trop tôt, les questions de filière aussi, pas assez de choix, envie de pouvoir essayer, expérimenter des choses différentes...).
- Souhait de trouver un travail stimulant (qui donne envie de se lever le matin), peur de la routine, de la carrière, il faut un travail qui bouge.
- MAC : moment suspendu hors du temps et des habitudes des cours classiques, pédagogie et rapport aux élèves très appréciée, expression de capacités insoupçonnées, une manière de vaincre sa timidité, envie de plus de cours du genre, que ça continue dans les autres classes, appréciation de l'intervenant artistique, changement de la posture des professeur.e.s, changement de la posture des élèves (plus de liberté, donc plus de sagesse!), les élèves se sont rencontré.e.s différemment, pour beaucoup ça a soudé la classe, atténué les phénomènes de groupe...).
- plus à la marge : difficultés par rapport à l'image de soi, difficultés à jouer le jeu du dispositif, persistance des petits groupes claniques.
- Carte blanche ; voyager, transformer l'école.

Nécessité d'ouvrir le champ de la recherche : car dans la rencontre du 31 août, il y avait de multiples questionnements et référence au dispositif, par l'angle de la culture professionnelle, de la compétence, des déterminations organisationnelles et institutionnelles. C'est aussi ce qu'il faut mettre en chantier.

Pourquoi mesurer l'utilité sociale du dispositif ?

Ce serait une proposition pour un prochain atelier.

Annexe 2 : utilité sociale du dispositif, carte mentale



Annexe 3 : présentation de la démarche en AG – Des Lendemain Qui Chantent

Démarche de recherche-action autour de l'expérience MAC

27 avril 2019

Il s'agissait d'abord d'interviewer des ancien,ne,s élèves de 2013 (Victor Hugo et Corrèze) pour connaître leur **vision de leur parcours en général** depuis ce temps là, et **leurs souvenirs de la classe MAC, en particulier.**

L'idée était donc **d'ouvrir un espace d'expression sur leurs rapports à leur environnement institutionnel:**

- l'école en premier lieu (car c'est encore très à vif chez eux),
- la famille,
- le territoire,
- et bien sûr l'emploi et le travail car c'est très actuel dans leur parcours.

Quand nous parlons de souvenirs, il s'agit de **souvenir vivant**, c'est-à-dire à la fois la **mémoire qu'ils ont de l'expérience MAC**, mais aussi comment **elle continue de les habiter, de les travailler, ou non, dans leur parcours.**

L'expérience MAC était le point d'entrée, la **raison de notre rencontre avec eux.**

Nous souhaitons ensuite proposer une **discussion qui leur permettait d'élaborer une cohérence** (à la différence des récits de vie fragmentés que l'on nous demande de produire sur nous-mêmes, lors des entretiens de sélections, d'embauche, de la médecine, qui font appel à des récits très partiels et utilitaristes de l'existence).

Le but ensuite, **propre à la démarche de recherche-action (production de savoir partagé, qui ne vient pas d'en haut depuis les analyses en surplomb de chercheur.euse.s non impliqué.e.s sur le terrain)** était que les interviewé-e-s **puissent retravailler les matériaux de leurs entretiens** (ça, c'est fait) et que nous leur en proposons une lecture, une analyse.

Nous avons fait une grille d'analyse qui une fois imprimée ne rentrait plus dans les loges, puis choisi un ensemble d'extraits composé des phrases les plus marquantes, saillantes et fines.

Nous souhaitons leur rendre l'ensemble de ce travail d'analyse (ça, c'est en cours de calage).

Nous souhaitons aussi **apporter ces matériaux aux institutions qui ont joué un rôle dans le parcours de ces gens.** Dont les partenaires du dispositif MAC. C'est pour cela que nous les avons impliqués dans l'analyse des matériaux. À ce titre nous saluons et remercions l'implication généreuse et intelligente d'Enora, de Clémence et de Julie. Elles ont permis de passer un cap important dans l'analyse (au moment de trouver son chemin dans la forêt vierge des entretiens) et ont amené des regards très justes sur les matériaux).

Mais aussi **l'éducation nationale.** Et pour ce qui est du **travail et de l'emploi**, nous ne savons pas trop à qui nous adresser, mais y'a long à dire !

Les conclusions partielles par rapport à l'expérience MAC :

- Cette classe a créé un **espace ouvert au sein de l'école** qui elle est souvent décrite comme un endroit de **contraintes et de pression**.
- Il est difficile de dire que ça a directement suscité **des vocations artistiques ou composé le futur public de DLQC**. Par contre, ça a permis de faire émerger **l'expression de beaucoup, sous d'autres formes que scolaires ou que celles propres à la sociabilité de cette génération**. Cela a permis des expressions écrites (des textes de chansons), sensibles, artistiques, des formes d'engagement (certains tenaient vraiment à l'aboutissement de leur textes, de leurs mélodies, etc) que l'école ne favorisait pas réellement selon les élèves.
- L'expérience a permis aussi de **transcender les rôles enseignant.e.s et encadrant.e.s scolaires habituel.le.s, car les enseignant.e.s eux.elles-mêmes ont pris des postures nouvelles** selon les élèves.
- Cela a aussi permis aux élèves de se **connaître autrement, de se redécouvrir, de faire groupe autrement**. Leurs relations ont en parti changer à la suite de cette classe. Les groupes se sont rendus plus perméables, les plus timides se sont révélés, etc.

Cette génération semble élaborer un regard très critique vis à vis de l'école, du travail et du système politique. Elle affiche une forte volonté de mener une vie qui ne rentre pas dans les cases (tout en étant tranquille sur le terrain économique ou social), de vivre de sa passion et de ne pas perdre sa vie à des choses qui ne font pas sens (tout en se rapprochant d'une certaine tranquillité de vie).

Cette génération a aussi envie d'habiter pleinement un territoire (avec des attaches, une sociabilité amicale et familiale), tout autant qu'une envie forte de voyage, de dépaysement, de « changer d'air ».

Ces aspirations viennent largement contredire la société dans laquelle nous vivons, critiquer ses contraintes, ses normes, son organisation. Les personnes que l'on a rencontrées ont d'ailleurs élaboré une intelligence de leur situation, leur permettant d'analyser ce qui est en train de se jouer dans leur environnement et de développer des stratégies en conséquence. La question qu'il reste à traiter ici et à une échelle plus large, c'est celle des espaces où la parole de cette génération peut s'entendre, circuler, se construire de manière autonome et s'expérimenter sous la forme d'une pensée en actes, pour que ce ne soit plus elle qui se plie systématiquement à la société en place, mais l'exacte inverse.